La Prière
St Etienne
3-1-51

SPECTACLES DE PARIS

LES CAVES DU VATICAN

L'ŒUVRE d'André Gide demeure, pour les hommes de ma génération, l'une des classes où nous apprîmes à écrire. Avant, il y avait eu France et Barrès. Il y eut, parallèlement, Valéry, et ensuite Giraudoux et Montherlant. Et je serais tenté de conclure selon le vers fameux du poète : Et tout le reste est littérature... *Elle demeure aussi, cette œuvre, l'un des foyers vivants où nous apprîmes à penser, à projeter sur nos doutes, nos préjugés, nos scrupules, les lucides éclairages de la liberté... Et à présent, nous recommandait le moraliste, émancipe-toi de mon livre, ne t'y satisfais point. Nous n'avions pas toujours suivi le conseil. Néanmoins,* Les Caves du Vatican *s'étaient fort éloignées dans notre souvenir.*

La scène vient de nous les rendre. Et quelle scène ! La plus illustre de notre pays, la plus glorieuse de notre histoire. C'est la Comédie Française qui a accepté de monter et de représenter l'adaptation dramatique de l'ouvrage. La sotie s'est métamorphosée en farce. Il y a un quart de siècle, quand nous pénétrions, avec une timidité inquiète et confuse, dans le labyrinthe des **Caves du Vatican**, nous savions que la sotie, selon le langage des XVe et XVIe siècles, était une manière de jeu de fous, et nous n'en attendions pas autre chose que la satire des mœurs et des conformismes où André Gide excellait. Jamais ne fut déçue notre attente. Que nous apporte aujourd'hui la farce, puisque c'est de ce mot que l'auteur désigne sa pièce ? J'ai eu la joie d'assister à la « première ». Ce fut, au dire de nos confrères de la capitale, non pas une soirée parisienne, mais la soirée de Paris. On s'y préparait depuis des semaines. Ce fut le rendez-vous de tout ce que la ville compte de personnages officiels, d'artistes, de stars et de gens du monde ; et l'élégance y triompha, souverainement. Quant à la pièce elle-même, la postérité n'en retiendrait-elle que le seul titre, elle a été, comme « Irène » au terme de la carrière de Voltaire, l'occasion d'un public, solennel et éclatant hommage à André Gide, grand écrivain français.

Et puis, j'en demande humblement pardon à tant de critiques éminents, cette farce est bien une farce, c'est-à-dire une succession d'actes et de tableaux, défiés de l'intrigue édifiante et de la peinture des caractères, qui n'ont le plus souvent pour motif commun que la plaisanterie. Je m'y suis fort diverti et je n'en rougis point. Je n'irai pas jusqu'à insinuer, à l'exemple du personnage le plus cocasse de la pièce, qu'un auditoire se compose de « subtils » et de « crustacés ». Cela nous mènerait à d'impertinents commentaires et à des conflits que mon optimisme pacifique refuse d'envisager.

L'action dramatique ne quitte guère le fil conducteur du livre et je n'entends pas raconter ou résumer ici **Les Caves du Vatican**. Il se peut que le scénario multiple ait d'ironie quelques spectateurs non avertis. En effet, aventures et incidents s'y entremêlent. Et c'est, entre autres, la mascarade burlesque des escrocs qui soutirent de l'argent à de pieuses personnes afin de délivrer le Pape des réseaux d'une maçonnerie maçonnique — ce sont les Barsoupes et sur-massis avatars de Fleurissoire, victime d'une pécheresse professionnelle, avant que de l'être d'un meurtrier à l'état pur, c'est le comportement ridicule du romancier bien-pensant, en proie aux tentations académiques, c'est la dialogue amoureux, si exquisement nuancé et voilé, de Geneviève et de Lafcadio, et ce sont, à coup sûr, les exploits de Lafcadio, dilettante de « l'acte gratuit », qui se cherche dans un sombre dévergondage au terme duquel, cependant, une lumière scintille.

Quant au style, il déploie ses charmes singuliers aussi bien parmi les ondoiements dépouillés de l'ellipse que sous les fines malices de l'ironie. Il y avait, le premier soir, quelques longueurs dans le développement, mais je sais que dès la « générale » deux tableaux et de nombreuses répliques furent retranchés. La critique unanime a reconnu la richesse des décors et la virtuosité prodigieuse des machinistes qui partagent leurs soins entre dix-neuf tableaux, devenus dix-sept.

Et puis, une interprétation hors de pair sert le texte d'André Gide, et rehausse l'exceptionnelle mise en scène. C'est un jeune comédien, Roland Alexandre, qui incarne avec une nonchalance un peu triste, ce Lafcadio désinvolte et raté de nos lectures adolescentes. La timide et délicate Geneviève revit en Renée Faure, dont la sensible intelligence nous émeut à chaque rencontre. Mais il conviendrait de les citer tous, et Yonnel, Jean Meyer, Henri Rolland, Georges Chamarat, Berthe Bovy, Béatrice Bretty, Germaine Rouer, Andrée de Cauveron, s'y prodiguent avec un égal mérite.

Alors, ne disputons pas au « tristes » le plaisir de savourer leur revanche morose, et le regret de n'avoir pu se détendre dans le rire. Laissons aux puristes le loisir de rester sans appétit devant un menu qui n'est pas présenté selon les règles. Nous avons vu François Mauriac, qui n'est pas la gaîté faite homme, se délecter des alertes boutades contre l'Académie, l'Eglise, la République, ces puissances considérables où se joue son destin temporel. Les distraits, eux, pouvaient au moins contempler l'incomparable corbeille décolletée où l'Administration du Théâtre Français avait convié les plus belles femmes de Paris.

Oui, je m'en excuse auprès des censeurs austères, mais je n'arrive pas à déplorer cette soirée perdue. Il était beau de voir le héros de la fête, l'habit dissimulé sous le lourd manteau de la légende, coiffé du feutre mou que sans doute porta Lafcadio, droit et ferme dans les quatre-vingt-deux ans que de nombreux sexagénaires doivent lui envier, regardant passer le Paris du monde et des lettres qui se pressait aux portes. Et enfin lorsque le rideau tomba, Jean Yonnel vint prononcer, dans les formes rituelles, le nom de l'auteur, sous l'unanime vague des acclamations, dans quel émouvant reflet de soi allait nous apparaître André Gide, celui-là même qui écrivait jadis : « Je sais bien que j'enfonce sans cesse à l'image qu'on se fait de moi ».

René PALMIERI.

La mission spéciale des «Bibliothèques publiques»

Un peu plus de cent ans se sont écoulés depuis la création en Angleterre des premières « Bibliothèques publiques ». Aujourd'hui, [illegible] à leur [illegible] et leur [illegible] plus en plus [illegible]

[illegible]